

**Skarabäus
Theater
Company
Production 1979
München-Paris**

mise en scène Hans Peter Cloos
direction musicale Jürgen Tamchina
costumes et décors Yoschie Yabara / Roland Mabile

Katja Rupé
Pola Kinski
Caroline Chaniolleau

Tommi Piper
Martin Speer
Hans Peter Cloos

Dominique Valentin
Wolfgang Roth-Jäckle
Gerlinde Eger

Die Dreigroschen Oper



L'opéra de quat'sous Brecht/Weill

**présenté par
Alpha Fnac**

**théâtre des Bouffes du Nord
du 6 mars au 28 avril
à 20 h 30**

**réservation
239.34.50**

**location : 3 Fnac et théâtre*
* 209, rue du faubourg St-Denis**

Théâtre

« L'OPÉRA DE QUAT' SOUS » aux Bouffes-du-Nord

L'Opéra de quat'sous, le « Dreigroschen Oper » présenté par la troupe allemande Skarabäus aux Bouffes du Nord est la chanson de la lèpre qui décolle en plaques les murs du vieux théâtre, qui fendille les têtes, les cœurs d'une humanité usée et rapace. « *L'opéra de la misère* », dit le metteur en scène, Hans Peter Cloos. Misère des beaux corps lisses de la jeunesse, contaminés, vidés de leurs élans généreux, habités par une sexualité exaspérée et morbide. Misère des regards troubles fascinés par le « no future », cherchant au-delà du désespoir des raisons de vivre.

L'Opéra de quat'sous du Skarabäus est une « *histoire d'amour et de gangster* » jouée par des gosses perdus au fond d'un puits calciné, comme s'ils l'inventaient avec leurs ventres noués de détresse et affamés d'amour, avec leurs rêves matraqués par les mythes d'une Amérique illusoire. Ils sont authentiquement naïfs sous leurs défroques d'adultes retors. Mais leurs modèles de réussite et de bonheur appartiennent à un univers romanesque et factice. La réalité les écrase et impose ses problèmes d'urgence : se battre pour dominer ou seulement respirer.

Avec une calme dureté, s'enchaînent sur un rythme d'horloge inexorable les péripéties de la lutte qui oppose le roi des truands Macky (Tommi Piper) au roi des mendiants, l'honorable Mr. Peachum (Martin Sperr), leurs manœuvres et chantages pour s'assurer l'alliance de l'équivoque chef de la police Tiger Brown (Hans Peter Cloos). Macky, avec sa gueule de voyou maigre, avec son cerveau rapide, tient à sa botte les filles et les loubards désemparés. Son tort est de trop croire en sa propre valeur et pas assez en celle de sa position sociale. Dès qu'il commence à faiblir, ses femmes et ses sbires l'abandonnent. Il est individualiste, alors que Peachum, gros potentat au

visage trompeusement poupin, est bien organisé, avec une technique moderne. Sans bouger de chez lui, ou presque, il dirige son armée de faux clochards et d'espions.

Les enfants de l'Allemagne — de notre société — vivent un quotidien bien assimilé de méfiance, de délation, de police. Tout le monde trahit tout le monde. Les femmes s'observent en rivales. Elles ne sont pas mieux traitées ici que par Brecht, mais leur comportement est justifié par leur condition particulière et par le masque stéréotype auquel elles s'identifient. Elles sont mauvaises parce que broyées. Trahison et loi du plus fort sont la règle, la perversion des rapports sociaux empoisonne les rapports privés. Le spectacle le dit, le dénonce avec une simplicité terrible, expose à vif le nerf vital de la pièce : l'horreur devant une situation qui se perpétue au travers de l'histoire. Un demi-siècle après que Brecht l'ait écrite, l'horreur blesse plus profond encore, et les sarcasmes de l'humour prennent un goût singulièrement amer.

La mise en scène retrouve la froideur haletante, déchirée, le rire poignant des spectacles de la Rote Rube, d'où vient Hans Peter Cloos. Il va à l'essentiel avec une sûreté de tireur d'élite, compose des photos de famille sur fond de terre brûlée, où s'élèvent des poutres et du métal rouillé, où gisent des membres orthopédiques oubliés.

L'intendant de Peachum porte un uniforme en haillon des Hitlerjungend, les gardes du corps de Tiger Brown, la combinaison et la visière des brigades spéciales. Au mariage de Polly, les invités mangent des hamburgers arrosés de ketchup, le lit de noces est un sac de couchage rouge. L'envoyé de la reine, pâle travesti, arrive avec la grâce de Macky devant son cadavre, au milieu d'un carnaval funèbre, une nef des fous dérisoire, et Macky renaît dans

une voiture de paralytique. Tableau final, sombre splendeur.

Les *songs* percutent ce monde crépusculaire, courts drames pathétiques, élans de vie figés dans la déformation des clichés de cabaret. Ils sont chantés en *playback* — là aussi on retrouve le souvenir de la Rote Rube — signes supplémentaires de décalage. Le spectacle tient sur les acteurs, sur les ambiguïtés de leur jeu. Ils sont tous extraordinaires : Katja Rube, Polly, lascive, attentive comme un animal qui flaire son territoire (elle manque cependant de dureté). Pola Kinski, Madame Peachum, sphinx farouche et insolent. Dominique Valentin, Lucy, snob, encanailée. Caroline Chaniolleau, Jenny, garce-victime incroyablement belle...

Il y a dans ce spectacle un érotisme très violent, une sorte de sauvagerie retenue, quelque chose de très beau et de très rare, comme par exemple les deux personnages de Gerlinde Eger : elle est une gouape en cuir, visage creusé, souple, inquiétant, un ange de la mort, et une prostituée malade, soumise, indifférente, qui se rase les jambes avec une grande lame. Gerlinde Eger n'a pas beaucoup de texte, mais sa présence électrise. Et puis il y a les hommes, Hans Peter Cloos, veule et dur en même temps. Et surtout Martin Sperr et Tommi Piper, deux monstres shakespeariens d'une d'une force, d'une intelligence, d'une subtilité époustouflantes.

On suit le texte sur les visages et dans les gestes, la langue allemande nous porte sa musique.

COLETTE GODARD.

★ Bouffes du Nord, 20 h. 30.

■ A l'occasion du cycle « Autour du théâtre classique », proposé actuellement à la Maison de la culture du Havre, un débat sera organisé le 7 mars, à 20 h. 30, entre Antoine Vitez et Bernard Dort.